MADAME MARTHE AFÉWÉLÉ KWAMI DU TOGO

L'histoire de ma vie est courte. Je n'appartiens pas à des clans connus et je n'ai eu aucune expérience remarquable dans ma vie, mais je raconterai comment Dieu a dirigé ma vie et ce qu'il a fait pour moi.

Je suis née en l'année 1886, à Otchirikomfo, une ville du Ga dans la Côte de l'Or, et j'étais l'aînée de jumelles. Nos parents nous ont appelés Marthe et Marie. Notre père s'appelait Dzoléto du clan des Ozéton d'Avatimé Gbadzémé, au Togo. Son père a vécu et est mort parmi les Ga. Les frères de mon père furent Jacques Ankou qui le premier apporta la parole de Dieu à Avatimé, J. Amédo, P. Akindée et A. Tékréma.

Mon père était venu au Ga par suite de la guerre des Achantis. Lorsque les Achantis envahirent le pays des Éwés en l'an 1869 et le mirent à feu et à sang pendant cinq ans, Ankou et ses camarades d'âge s'enfuirent à la Côte de l'Or et s'établirent dans la ville Mayéra. Ils étaient tisserands et ils y exercèrent leur métier. Ils se rattachèrent aux chrétiens de Mayéra et comme ils virent que beaucoup de personnes envoyaient leurs enfants à l'école où ils apprenaient de bonnes manières, ils eurent soin, lorsqu'ils déménagèrent pour aller à Osou (Christiansborg près Accra), d'arranger que leur jeune frère Dzoléto allât à l'école. Il y fit tant de progrès qu'il devint plus tard instituteur. Au cours de sa carrière, il fit la connaissance d'une femme du clan Otoublohoun, une veuve, qu'il épousa. De cette union sont nés Augustine Ama, Paul Quarcoé, Rosine, Théodora, Marthe et Marie, Théodor, Gottfried, Frédéric, Marguerite.

Ma mère avait grandi comme païenne, mais, lorsqu'elle devint chrétienne, elle servit Dieu avec le même zèle dont elle avait fait preuve auparavant dans les cultes païens. D'après les coutumes du Ga il aurait fallu faire les cérémonies des jumeaux pour elle comme pour moi et ma sœur, car autrement, d'après les croyances du pays, la mère et les enfants seraient exposés à la malchance. Mais ma mère s'y refusa.

Plus tard, mon père fut envoyé à Damfa et ensuite à Christiansborg et c'est en ce dernier lieu que j'ai passé ma jeunesse.

Des jumeaux n'étaient pas considérés chez nous comme quelque chose d'horrible, ainsi qu'ils l'étaient par les gens de Calabar, mais seulement comme quelque chose de non ordinaire. On racontait beaucoup d'histoires sur leur compte; ainsi, par exemple, de l'avis général, des jumeaux étaient des singes rouges et lorsqu'ils sont couchés endormis sur des nattes, ils quittent leurs corps humains et s'en vont dans la brousse, afin de s'y nourrir de plantes et de fruits. Si un chasseur les y voit, tire sur eux et les tue, leur cœur s humain meurt aussi à la maison. D'autres disent que des jumeaux sont comme deux cornes de buffle. C'est pourquoi quand on veut les baigner, on met auparavant deux cornes de buffle dans l'eau du bain. Personne n'oserait leur dérober quelque chose, car cela entraînerait la mort pour le voleur. Si on leur a dérobé quelque chose, on frappe deux cornes du buffle l'une contre l'autre et on fait annoncer publiquement le vol; si le voleur ne se dénonce pas et s'il ne rapporte pas ce qu'il a volé, les cornes le heurteront à mort. On ne doit jamais donner quelque chose à un seul enfant jumeau, mais les deux doivent toujours recevoir la même chose.

Comme mon père était instituteur et que notre maison touchait à l'école, nous entendîmes tous les jours chanter les enfants et nous savions tous les cantiques par cœur avant d'aller à l'école. Lorsque ma sœur et moi nous allions en visite chez d'autres familles d'instituteurs, on nous demandait toujours de leur chanter nos cantiques, ce que nous faisions avec plaisir. Nous aimions encore mieux jouer à la maison, et généralement à faire ce que nous voyions faire par les femmes; nous faisions cuire et rôtir au four des galettes, nous baignions nos enfants, nous les portions sur le dos, nous les faisions taire quand ils pleuraient, enfin toutes les activités des femmes : vendre au marché, laver et repasser, coudre des vêtements, chercher du bois, bref tout ce qui nous passait par la tête. Nous ne faisions pas vraiment ces choses, mais seulement des actes semblables. Ainsi au lieu d'un enfant, nous prenions un gros os, nous le lavions, nous l'ornions, nous

le frottions avec une poudre parfumée, on lui mettait une robe, on lui attachait une étoffe comme coiffure, on le prenait sur le dos et on lui chantait nos plus beaux chants pour que l'enfant ne pleure pas. Trois pierres que nous mettions ensemble nous servaient de foyer et nous avions des moules de poterie ou des coques de noix de coco en guise de marmites. Notre farine était du sable, nous le mettions dans de l'eau et nous lui donnions la forme de galettes. Si d'autres enfants étaient là nous nous unissions pour faire des jeux qui devaient être joués à plusieurs, nous jouions, par exemple, à un mariage ou à un enterrement. Pour jouer au mariage, une fillette faisait la mariée, nous l'ornions de notre mieux et nous mettions un garçon à côté d'elle pour être le marié. Alors les deux marchaient alentour et nous à leurs côtés, en poussant des cris de joie, comme le font les adultes. A Christiansborg, nous avons déjà commencé à jouer au saut du lièvre, c'était très bien, car il y avait beaucoup de camarades de jeux. Un missionnaire qui y habitait avait aussi des jumeaux et l'on nous permettait de jouer avec eux.

Notre père fut envoyé à Anya, un petit village près d'Achimota. Nous étions déjà un peu plus grandes et nous devions aider notre mère dans son travail. La principale occupation des habitants était de ramasser du bois à brûler pour le vendre aux gens d'Accra. La demande était si grande que les gens d'Anya se mirent à abattre des arbres, à les brûler un peu, à les fendre en morceaux et à vendre le bois encore à moitié vert, pour lequel l'acheteur devait payer un prix élevé. Nous, enfants, nous aidions à ce travail et nous remettions à notre mère l'argent que nous gagnions.

Je commençai à aller à l'école à Anya et mon père fut mon premier instituteur. L'enseignement comprenait la lecture, l'écriture et l'histoire sainte.

Au bout de peu de temps, mon père fut à nouveau déplacé et cette fois-ci à Fiévé, une ville de la brousse, non loin de la Volta. Il nous a fallu y apprendre une nouvelle langue, car les gens parlaient tout autrement que ceux du Ga. L'occupation principale des hommes de la région était la pêche dans la Volta et ils ne cultivaient des champs que comme passe-

temps. Le travail aux champs était celui des femmes et elles faisaient aussi un commerce important, elles vendaient les produits du sol, du poisson et beaucoup d'autres marchandises. Notre mère profita aussi de cette bonne occasion pour faire du commerce et elle se rendit souvent aux marchés avec des marchandises. Nous devions l'aider dans tous les travaux domestiques, et ce fut en ce lieu que j'acquis la plupart des connaissances pratiques qui me furent si nécessaires plus tard. Chez nous, il n'y a pas, pour les jeunes filles, un temps particulier pour apprendre les travaux domestiques, elles les apprennent au fur et à mesure qu'elles grandissent en aidant leurs mères.

De Fiévé, mon père fut envoyé à Agravé sur la Volta. Les gens s'y nourrissent principalement de maïs, mais la véritable occupation des hommes, aussi bien que des femmes, est le commerce. J'étais déjà une fille et je devais aller avec ma sœur vendre aux marchés. Nos parents nous auraient volontiers envoyées à l'école de filles d'Odoumazé, mais il y avait toujours des empêchements qui rendaient impossible la réalisation de cette intention. Nous avons donc dû cesser d'aller à l'école, car nous avions appris depuis longtemps ce que l'on enseignait dans l'école de ce bourg. Notre mère nous envoya donc à apprendre à fond tous les travaux de femmes. Il n'y avait point alors d'auto pour les gens qui voyageaient. On allait à pied, et chacun portait sa charge sur sa tête. Seuls les gens qui demeuraient près des rivières utilisaient des pirogues creusées en un tronc d'arbre pour voyager et pour le transport de leurs marchandises. Tous les hommes, les femmes, les petits enfants même, y savaient nager et pagayer. Comme nous demeurions alors tout près de la Volta, nous, enfants, nous avions à apprendre tout cela, ce qui fut très fait et nous fut une source constante de plaisir.

Les gens de cette région, qui se trouvaient en contact avec beaucoup d'étrangers, n'avaient pas des mœurs très pures. Les hommes et les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles se comportaient très librement et ce qui était le pire, c'est qu'ils n'éprouvaient pas de sentiment de honte; au contraire, ils étaient fiers de se dépasser l'un l'autre en ce domaine.

Dans les régions riveraines de la Volta, il y avait partout des flaques d'eau sale, c'est pourquoi beaucoup de personnes y souffraient du ver de Guinée. C'était une véritable plaie, toutes les cases renfermaient des malades et il fallait des mois pour qu'ils fussent libérés de leur ver et guérissent; il n'y avait pas de bonne médecine pour cela. Si quelqu'un était victime d'un ver de Guinée, il ne lui restait rien d'autre à faire que de se tenir tranquille, afin que le ver ne devînt visible en un point quelconque de la peau, et alors de le tirer soigneusement chaque jour un peu en l'enroulant sur un bâtonnet. Il faut faire attention que le ver ne se déchire pas, car alors il est difficile de le saisir à nouveau, il reste dans le corps et il se forme du pus. J'ai souffert moi-même de ce mal et j'ai dû rester couchée trois mois et demi avant de pouvoir reprendre mon travail.

Entre temps, j'étais parvenue à l'âge d'une jeune fille pleinement développée, et j'avais à faire tout ce que cette période exige : des bains fréquents, des frictions du corps avec des poudres parfumées, le port de bijoux et les visites aux marchés des environs en vue du commerce. Ma mère m'avait enseigné avec soin toutes ces choses, je savais ce qui est lié à l'entrée d'une jeune fille dans la maturité, comment je devais me tenir et comment m'écarter des dangers possibles que je pourrais rencontrer. Tout cela n'avait donc rien d'inconnu pour moi, et je me trouvai bientôt à l'aise.

Je ne puis raconter ici par le menu ce que furent en ce temps mes souhaits et mes espoirs. Il y avait toutefois le désir de faire honneur à mes parents. Il arriva donc, alors que nous faisions, en 1902, une visite à Amédzofé au Togo, patrie de notre famille, qu'un jeune instituteur, revenu depuis peu d'un séjour de perfectionnement en Allemagne, écrivit une lettre à mes parents à mon sujet. Lorsqu'on m'appela et que l'on m'exposa la demande, je m'en remis à la volonté de mes parents, ayant la certitude que cela était ce que j'avais de mieux à faire. Dans l'année 1905, je devins donc, avec leur consentement, l'épouse de l'instituteur Kofi Amétowobla, trois ans après le début de sa cour et lorsque nous avions appris à nous connaître et à nous aimer.

Nous avons demeuré en premier lieu à Amédzofé. Nous y avons été richement bénis, ayant eu trois fils et quatre filles. Mon mari y était instituteur à l'école supérieure et fut appelé plus tard à être évangéliste. En 1917, nous avons reçu des anciens un appel à Akpafou. C'était en ce temps malheureux où les missionnaires blancs avaient dû, par suite de la guerre, renoncer à leur activité, mon mari avait donc à faire tout le travail seul, il devait diriger un grand district et il était en voyage pendant une grande partie de chaque année, de sorte que j'étais seule avec les sept enfants et devais me préoccuper de bien remplir toutes mes tâches. Mais le travail de mon mari était également pénible, d'un côté, parce qu'il n'y avait pas de bonnes routes, d'autre part, parce que les gens étaient dépourvus de toute culture et comprenaient peu ce qu'il désirait leur apporter. Aujourd'hui, on peut aller en un jour d'Akpafou à Warawora et en revenir; alors le voyage simple exigeait deux jours. Les villes étaient éloignées les unes des autres; on allait partout à pied, et on perdait ainsi beaucoup de temps. De plus, les yeux de la population n'étaient pas encore ouverts et leur intelligence peu développée. Les mères comprenaient peu les soins qu'exigent des enfants, et on ne donnait pas non plus aux accouchées les soins nécessaires. C'était l'habitude qu'une femme abandonnât son lit quatre jours après la naissance de son enfant et se remettât à son travail; elle liait l'enfant sur le dos et allait aux champs pour houer. Là, elle posait le petit dans un baquet en bois près de l'âtre et abandonnait l'enfant à lui-même pour aller travailler. Il arrivait qu'une mère revenant après plusieurs heures trouvait son enfant mort. Les femmes circulaient dehors avec leur enfant sur le dos par tous les temps, qu'il fît chaud ou qu'il plût à verse et il n'est arrivé plus d'une fois de voir que lorsque la mère détachait l'enfant il était raidi — il était mort. Mon désir d'aider ces femmes et ces mères m'amena à me préoccuper de la médecine et des soins à donner aux malades et à y acquérir, peu à peu, une certaine habileté et de l'expérience. Je me donnais surtout de la peine pour les enfants au sein, pour les femmes enceintes et pour les jeunes mères. Les femmes venaient volontiers chez

moi dans leurs embarras et j'allais leur faire des visites, en essayant de leur donner des conseils, lorsque j'en avais le temps.

Nous avons eu encore un fils et une fille à Akpafou. Comme mon mari était souvent absent, le souci d'élever nos neuf enfants retombait sur moi, et ce travail a toujours été une joie pour moi. J'ai élevé mes filles comme ma mère m'avait élevée. L'école était la chose principale pour les garçons, mais ils devaient aussi travailler dans la maison et aux champs.

Au début de l'année 1921, mon mari et moi nous fîmes, avec nos enfants, un voyage au Ga pour rendre visite à ma mère. Peu après notre retour, mon mari tomba malade et mourut au bout d'une semaine. Il nous laissait en un pays étranger et en un profond chagrin. Qu'allais-je faire avec mes neuf enfants et qui s'occuperait d'eux ? Je ne savais même pas où nous devrions rester. Il me vint d'abord la pensée de retourner au Ga, auprès de mes frères. Mais je voyais bien qu'alors les enfants y resteraient toujours et cela ne me plaisait pas, parce qu'après tout mon mari était un Éwé et que les enfants étaient nés et avaient grandi dans son pays. Je me suis donc décidée à me rendre avec eux à Gbadzémé, car c'était la patrie de mon défunt mari, et ma propre famille était aussi originaire de ce lieu, de sorte que nous y avions encore des parents.

Mon séjour à Gbadzémé ne m'apporta que peines et soucis, je passai d'une expérience pénible à une autre. Ma fille aînée, Alice, fut mon meilleur appui en ce temps; elle se tenait avec beaucoup de tranquillité à mes côtés et se chargeait de tout. Elle a beaucoup contribué à ce que j'ai pu élever les enfants, car elle ne se lassait jamais de donner des soins à ses frères et sœurs. Lorsque je me souviens aujourd'hui de ce temps-là et de tous les travaux que j'ai dû faire, je ne sais pas ce que je dois en dire. Je ne recevais pour ainsi dire nul secours de mes parents, je devais pourvoir moi-même à tout. J'ai préparé un champ et j'y ai planté des patates dont j'ai houé les jeunes plants bien que cela ne soit pas un travail de femme, et j'ai dû aussi ramasser moi-même les patates. Je préparais du savon et je le vendais; je préparais des mets divers; je faisais cuire des galettes et des gâteaux pour en disposer au marché.

Je faisais du commerce avec des vêtements, des étoffes pour la tête, avec du sucre et du tabac, bref avec tout ce qui me tombait sous la main et ce ne fut qu'ainsi que je pus assurer ma vie et celle de mes enfants. Mais il me fallait travailler chaque jour du matin jusqu'au soir, et les aînés de mes enfants m'ont toujours aidée. Combien j'étais heureuse, alors, que ma mère m'eût habituée de bonne heure à tous les travaux et qu'elle m'eût élevée si simplement que je n'avais honte d'aucune activité.

Cette vie continua ainsi avec des maladies graves et beaucoup de peines de cœur, jusqu'à ce que Dieu lui-même décida de diriger ma vie dans une voie nouvelle. Je ne pourrai jamais oublier ce temps, car j'y ai appris à connaître la différence entre les pensées et les plans des hommes et les intentions de Dieu. Je pensais que de l'aide me viendrait lorsque ma fille aînée Alice épouse l'instituteur Mathieu Ayim. J'espérais que mon gendre s'attacherait à mes plus jeunes enfants et qu'il m'aiderait à les élever. Mais peu après le mariage il tomba gravement malade et en deux jours il était mort. Alors j'abandonnai presque tout espoir de sortir jamais de ma misère, mais je me suis tue.

Je considérais comme mon devoir principal de bien élever mes enfants, afin qu'ils pussent devenir des personnes convenables et honnêtes. Lorsque leur père vivait, il avait souvent dit : « Il vaudrait mieux qu'un de nos enfants meure, que de rester vivant et devenir un homme raté qui en entraîne d'autres dans le malheur. » Et quand quelquefois je ne savais pas ce que je devais faire et ce qui serait bien en tel cas, je me demandais : « Si mon mari était encore là, qu'aurait-il fait ? » Lorsque je recevais une réponse à ma question, je faisais ce qu'il fallait.

Je n'avais pas l'intention de me remarier après la mort de mon mari. Je ne comptais même pas qu'il pourrait se trouver quelqu'un pour me le proposer. C'est pourquoi, lorsque le pasteur de notre paroisse R. S. Kwami lui était aussi le directeur de l'Église évé et qui avait perdu, en 1923, en de tristes circonstances sa femme, me demanda, l'année suivante, si j'étais disposée à être sa compagne de route pour le reste de

sa vie, je n'ai pu accepter de suite. Après que beaucoup de personnes me l'eussent amicalement conseillé et que j'eusse réfléchi longuement et à fond à la chose, je finis par dire oui. Toutefois, une pensée me donnait de la peine : que faire de mes enfants ? Devais-je les amener dans la maison de mon nouveau mari ? Ces questions étaient d'autant plus compréhensibles et leur examen sérieux s'imposait d'autant plus que mon futur époux lui-même avait aussi beaucoup d'enfants et si j'avais voulu amener les miens aussi, il aurait pu en résulter des difficultés. Cependant il n'y eut pas de difficulté et tout s'arrangea très simplement.

Le mariage fut fixé au 12 février 1925 et le missionnaire Beveridge nous donna la bénédiction. Une fillette nous naquit au cours de la première année. Ma première belle-mère, Mama-Joséphine Otokpi, mourut la même année, quatre ans après la mort de son fils. Nous avons eu ensuite un fils. L'année 1927 fut particulièrement importante pour moi, car Francis, mon fils aîné, en qui j'avais toujours souhaité voir un successeur de mon mari en sa carrière, entra à l'école supérieure d'Akropong. Aujourd'hui, il est déjà instituteur et attaché à l'école moyenne d'Adzofé.

Mon mari et moi avons la joie d'avoir vu tous nos enfants devenir adultes. Les fils de mon mari Benoni, Robert et Théophile, sont instituteurs, Gottwald est ingénieur des ponts et chaussées, Obed est à l'école supérieure de la Côte de l'Or, le cadet, Tom, va encore à l'école. Les filles, Dora et Adeline, ont épousé les instituteurs Kendé et Awounyo, Mercy est cuisinière chez la femme du missionnaire Fischer, Edith entrera cette année à l'école moyenne. Quant aux enfants de mon premier mari Amétowobla, voici ce qui en est advenu : Alice a épousé un assistant du docteur à Akpalimé, Francis est instituteur à Amédzofé, Nicolas est menuisier, Létitia a épousé M. Nyakou et Albertine M. Ankou, Marguerite est institutrice à Kpalimé, Clarisse est une assistante de la doctoresse à Amédzofé et Alexandre est à l'école supérieure à la Côte de l'Or.

Bien que j'aie été malade à plusieurs reprises et que j'aie pas mal de travail dans la maison et avec les enfants, je peux

aider mon mari dans quelques-unes de ses occupations. Je donne des conseils aux anciennes de la paroisse, aux femmes et aux jeunes filles et je leur parle dans des réunions. Je m'occupe aussi des femmes en d'autres manières et je cherche à leur venir en aide lorsque l'occasion s'en présente. Comme j'aime chanter, j'ai invité les femmes à former une union pour le chant. Au début, elles ne comprenaient pas bien cela, mais peu à peu cela alla mieux et maintenant cela leur fait plaisir.